

Sic transit gloria... Jorge

Dans la nuit argentine, une étoile brille plus fort que les autres pour Jorge, celle de son grand-père. Assis sur un rocher, le jeune Jorge gémit. Impuissant, le gamin est écrasé par l'immensité de l'étendue brune qui se dresse devant ses yeux mouillés. Le râle lointain d'un jaguar vient alors suspendre sa lamentation, le forçant à enfourcher son vélo, afin de rentrer dans son modeste quartier à toute vitesse.

Arrivé au seuil de sa maison, groggy, le frêle Jorge jette son vélo dans un fourré et regagne sa chambre, après une dangereuse ascension de la gouttière, pour ne pas réveiller ses parents. La fenêtre refermée, Jorge s'effondre dans son lit, assommé par le poids de sa vie « injuste »...

Le lendemain matin, Jorge est apaisé. Les persiennes laissent passer une lumière tamisée, dans une chambre qui semble cacher les secrets de la veille. Se levant d'un bond de félin, Jorge s'habille en toute hâte et glisse dans le silence de la demeure. C'est avec panache que Jorge avale les quelques kilomètres le séparant de son école, à bord de son fidèle destrier, comme s'il paradait lors du carnaval de Rio.

A l'heure de la récréation, Jorge réunit ses amis sous le vieux *palo borracho* (arbre bouteille), comme s'il s'agissait d'une cellule de crise.

« Les gars, pour exister, il faut être le plus fort ! La vie dans laquelle on est embarqués, c'est la loi de la savane. Alors à vous de choisir si vous voulez être une antilope et finir dévorés par un guépard...

- Tu plaisantes, ça court vite une antilope !», répond un certain Pablo.

« C'est vrai, mais le destin rattrape toujours les faibles...

- Et pourquoi tu nous dis ça maintenant ?

- Pour arrêter de se faire marcher sur les pieds, crétin ! Pour que Mario et sa bande nous foutent la paix une bonne fois pour toutes ! Pour être un homme respecté, un leader quoi ! ».

Le ton est monté d'un coup. Les camarades regardent leur oracle avec des yeux emplis d'admiration, de crainte aussi. Jorge, pour qui ce petit effet théâtral ne signifie rien, décide de prouver ses dires par des actes et fonce tout droit vers Mario les poings serrés. Dans un élan de courage et de haine, Jorge se campe devant son adversaire, qui le toise du regard, immobile. A la manière de cow-boys, les deux idoles et leur égo s'affrontent dans une lutte psychologique... Les regards braqués sur Jorge ne l'intimident pas, au contraire, il s'en nourrit. Avec une audace surhumaine, Jorge tente une attaque, esquivée par son opposant, puis enchaîne par un uppercut qui décroche la mâchoire du fier Mario. Le public en suspens attend une réaction du gisant. En vain. Mario K.-O. Un vent de changement souffle alors dans la cour de l'école. Désormais, Jorge le sait : pour se faire respecter et réussir dans la vie, il faut être fort et, si possible, riche ; il fera tout pour y parvenir !

Sur le chemin du retour, il reconnaît un jeune homme assis sur un banc, l'œil vif, guettant le moindre passant. Il s'agit d'Eduardo, à la réputation bien forgée. En un éclair, Jorge a la solution ! Il existe donc bien un dieu dans ce monde, à moins que ce ne soit un diable...

Quelques heures plus tard, Jorge, le sac chargé de doses de cocaïne débute sa tournée de livraisons, discrètement. Il sait nouer des liens de confiance avec les acheteurs, usant d'un bagou commercial. Bref, Jorge déploie tous ses talents pour pousser le client à la consommation. Grâce à ses rentrées d'argent, Jorge se fait rapidement connaître dans le réseau et gagne l'estime d'Eduardo. Ce dernier, qui prend les trois-quarts des recettes, doit être l'une des personnalités de l'ombre les plus riches de Buenos Aires. Dans toute cette marchandise brassée, Jorge en profite pour dérober, en douce, quelques sachets de stupéfiants pour ses trips en solo. De la bonne came, de la vraie, venue tout droit de Miraflores !

Un jour, alors qu'il revient d'une tournée aussi fructueuse que les autres, Eduardo lui propose un marché, toujours aussi illégal : « Dis petit, ça te dirait d'arrondir tes fins de mois ? Fouiner chez quelques nantis tout ce qu'il y a de plus odieux, plutôt tentant, hein ? Allez, moitié-moitié, parce que pour mériter ça, faut se salir un peu les mains... T'en dis quoi, gamin ? ».

On est le matin ; les foyers s'agitent dans le branle-bas quotidien pour aller au travail. Pour ce qui est d'Eduardo et de ses compères, ils se taisent, aux aguets, cachés dans des buissons, à l'entrée du jardin babylonien d'une richissime villa aux allures palladiennes. Le butin promis est alléchant, mais il faudra se conduire en renard. Le silence de cathédrale qui y règne est rompu par un bruit de clé dans la serrure, puis quelques voix qui s'éloignent, jusqu'à plonger de nouveau l'endroit dans un calme profond. Au bout d'un moment, Eduardo donne le signal à ses comparses. Tous se lèvent, revigorés par la douceur du printemps, extrêmement motivés, à l'exception de Jorge. Tourmenté, l'adolescent reste recroquevillé dans son coin, l'angoisse dans le regard...

« T'as fini de faire ton enfant de chœur, tu te manges, trouillard ? », lui lance un grand lascar. « Je ne comprends pas, la peur m'envahit, je suis tétanisé... » se dit-il, mais voilà qu'Eduardo lui-même, lui jette au visage : « moi, les froussards, j'en veux pas dans mon équipe ! »

Piqué au vif par cette remarque, Jorge se ressaisit et se dirige vers la cible à dépouiller.

Entrés dans la maison par effraction mais avec une grande maîtrise, les malfaiteurs peuvent exprimer leur art en toute liberté : allègrement, certains sont chargés de saisir toutes les pièces de valeur sur leur passage ; d'autres cassent à la volée tout objet inutile ; d'autres encore se donnent du plaisir à rendre la maison innommable, afin de marquer leur passage. Une bande bien organisée.

De l'autre côté de la villa, Jorge se trouve dans une grande chambre ornée de dorures, au milieu de laquelle triomphe un lit à baldaquin. Une fois la pièce balayée des yeux, Jorge est tout d'un coup pris d'une rage folle mêlée de dégoût et d'envie. C'est comme si une tempête fracassante venait ravager les lieux : les estampes

japonaises valsent dans les airs, les statues en stuc sont renversées, les miroirs défigurés, les lustres assombris... Tonnerre polyphonique, déchaînement bestial, excès de haine, Jorge semble avoir le diable au corps !

Soudain, des sirènes de police retentissent. Jorge, dont le sang s'est figé, sort de sa transe et recouvre sa lucidité cherchant rapidement une issue de secours. Méfiant, il enjambe avec souplesse une fenêtre et pense pouvoir ainsi quitter la propriété, pas vu pas pris. « Hé ! toi, là-bas, arrête-toi ! ». Il est repéré... Haletant, désespéré, Jorge court à grandes foulées, sans destination précise, dans un dédale de rues. Derrière lui, il sent maintenant que la condamnation se rapproche...

Alors même qu'il n'a plus d'espoir, Jorge arrive devant une église sobre et massive, prête à accueillir toute brebis égarée... A bout de souffle, il s'empresse de pousser la lourde porte, souhaitant de toute son âme ne pas avoir été aperçu, et s'y réfugie.

Là, de l'autre côté de la porte, il reste interdit, le cœur battant et les yeux écarquillés. La « magie du lieu » opère... La vétusté extérieure contraste avec la richesse intérieure. Les vitraux jettent des rayons lumineux dans une harmonie parfaite qui répond aux proportions sublimes de l'ensemble. Les voûtes dessinent des arabesques séduisantes. Transept et nef se croisent dans une entente fraternelle émouvante, le chœur prolongeant le tout dans une union intemporelle. Jorge ne pense plus à rien ; il se noie dans la contemplation et communité avec les pierres que les siècles ont vieilles. C'est comme si elles le questionnaient et lui priaient de cultiver son humilité. La force architecturale de l'édifice est inédite pour lui et incommensurable. Une grandeur écrasante, à l'image de Dieu.

Transporté par des sensations étranges, Jorge s'effondre, les genoux à terre, les mains jointes, l'esprit élevé vers une beauté insoupçonnée...

Bien des années ont passé... Soixante-deux ans exactement, soixante-deux ans déjà !

Nous sommes le 13 mars 2013 ; une foule immense s'est réunie lors d'un événement exceptionnel. Jorge sort sur son balcon pour assister à la liesse contagieuse de cette marée humaine. Le ciel est dégagé, mais le froid hivernal persiste. Les fumées blanches des cheminées festoient et la foule attend avec impatience une réaction. Jorge lève la main. La foule laisse éclater sa joie. Touché par tant de bonté et d'amour, Jorge, de son vrai nom Jorge Mario Bergoglio, dit le pape François, salue le monde dans un sourire divin.

Aymeric Boyaud